

Histoires de famille

1) Ma grand-mère Eurosia :	2
2) Mes tantes paternelles :.....	3
3) Mes grands-parents-parents maternels :	4
4) Mes oncles et tantes maternels-les :.....	4
5) Mon père, Jean-Baptiste Roccati :	5
6) Ma mère, Mathilde Blanchard :	6
7) Mes parents :.....	6
8) Les lieux de vie :.....	7
9) Des périodes de turbulence :.....	8
10) L'après-guerre :	9
a) Papa :.....	9
b) Maman :	11
11) Les autres lieux de vie :.....	13
a) L'ancienne maison :	13
b) L'appartement au-dessus de l'atelier :.....	15
c) L'atelier :	15
d) La maison du Bois-Dieu :	16

Histoires de famille

Patrick m'a suggéré lors de la Tontacousie 2024 d'écrire ce que je sais sur mes parents et grands-parents afin que la mémoire ne s'en perde pas.

A vrai dire, je sais peu de choses et le regrette : jeunes, nous manquons de curiosité sur la vie passée de nos parents et c'est bien dommage.

De plus, le peu que l'on connaît est-il exact ? On sait que les histoires sont souvent déformées - en général enjolivées - lorsqu'elles sont rapportées longtemps après avoir été vécues.

Enfin, j'ai vécu avec mes parents alors qu'ils approchaient de la cinquantaine. Je n'ai donc pas de prise directe sur leur vie de couple avant cet âge et ne peut raconter que ce qui m'a été dit.

Donc pas de garantie sur la véracité absolue des anecdotes rapportées. Qu'importe, telles quelles elles font partie de notre patrimoine mémoriel.

Mais assez bavardé, voici des faits avérés, d'autres plus incertains et aussi de plaisantes anecdotes sans doute un peu arrangées...

1) Ma grand-mère Eurosia :

Née Birocco en 1872, elle s'est mariée jeune avec Ange Roccati, chef de gare de son état nous apprend Claude. Ils ont habité Vérolengo dans la province de Turin. Trois enfants sont nés : Marie, l'aînée en 1892, Jean-Baptiste en 1894, et Claire 3 ans après.

Pour quelle raison Ange est-il allé tenter sa chance en Amérique ? Je ne sais mais qu'il soit arrivé à bon port, sans doute car, si on ne trouve pas d'Ange Roccati aux Etats-unis (qui était certainement la destination espérée), Guillaume a correspondu avec une famille Roccati descendant d'un Ange au Vénézuéla¹.

Voulait-il faire venir sa famille ? Il semble que oui mais ma grand-mère aurait refusé de se lancer dans l'aventure. Cependant mon père dut garder une très mauvaise image de ce père disparu : s'il en a parlé à mes frères et sœurs (cf : livre de Claude), il n'en a jamais parlé devant moi sauf une fois. Alors que, rentré d'Algérie, je lui disais mon désir de repartir y enseigner, il m'a fait cette remarque, comme si je l'avais déçu ou blessé : « *Tu es bien comme ton grand-père !* »

¹ A l'époque, on disait aux artistes français qui ne parvenaient pas à percer aux Etats-Unis : « *Vénez zouer là* » d'où paraît-il le nom du pays.

Eurosia, après le départ de son mari, a vécu avec ses enfants chez un oncle fermier. C'est chez lui que mon père, enfant, s'est pris un doigt dans une presse à pommes.

Gênée de dépendre de cet oncle pour nourrir sa famille, Eurosia a pris contact avec une cousine installée en France qui l'a encouragée à la rejoindre. Cette cousine lui a trouvé logement et travail dans un atelier qui traitait les chiffons.

C'est là qu'intervient la première anecdote : pour rire un peu, les ouvrières ont indiqué à cette nouvelle employée peu familière de notre langue la façon polie de se présenter au patron. C'est ainsi que ma future grand-mère a salué en disant : « *Bonjour patron, je vous emmerde* ». La réaction du patron n'est pas connue mais on peut imaginer qu'il en a ri puisque Eurosia est restée dans l'entreprise.

Ma grand-mère a élevé seule ses trois enfants et, âgée, a vécu chez mes parents, séjournant de temps en temps une semaine chez sa fille Marie. J'ai encore en mémoire ses histoires merveilleuses qui se terminaient toujours bien ... sauf pour elle, sans doute une réminiscence de la vie difficile qu'elle eut à affronter : « [...] *et ils firent un bon repas. Moi j'étais à côté et ils ne m'ont rien donné !* »

Autre souvenir, il y en aurait tant (Claude en a évoqué certains dans « La porte ouverte »), le refrain qu'elle fredonnait lorsqu'elle recousait un matelas dont elle venait de carder la laine avec notre aide : « *J'suis cousue dans la paille, n'en peut plus uscir (= sortir)* ». Par contre, j'aimais moins les rosaires interminables qu'elle nous faisait réciter avec elle à l'église !

Elle est décédée à 86 ans le soir du 31 décembre 1958 alors que je rentrais du réveillon avec les copains.

2) Mes tantes paternelles :

L'aînée, Marie, s'est mariée avec Laurent Bragoni, C'est cet oncle par alliance qui a fait tous les plafonds et galandages en briques de l'immeuble ; on disait qu'il travaillait lentement mais à la perfection ce dont on peut encore juger aujourd'hui.

Ils habitaient à Limonest. Leur unique fille, Marie-Thérèse, se maria avec un prisonnier allemand, Wilhem Elbach, retenu au Mont Cindre à la fin de la guerre. Chargé du ravitaillement, il descendait au village et passait devant la fenêtre où se postait souvent Marie-Thérèse. Ils se virent, se plurent, se revirent, s'aimèrent, se marièrent. Je vous laisse imaginer les regards suspicieux voire malveillants des Limonois qui les croisaient dans les rues du village !

Claire, la dernière, se maria avec Louis Eugène (dit Eugène) Michallon et habita Paris où travaillait son mari. Elle adopta le chic Parisien si bien, qu'amusés, on l'appelait parfois « la Parisienne ». Après le décès d'Eugène à 45 ans, Tatan Claire s'installa à Champagne, place de l'église, au rez-de chaussée de la maison Prédi, la propriétaire, qui occupait le premier étage. Deux enfants : Louis et Marie-Thérèse, qui épousa le meilleur ami de mon frère Louis, Roger Négri. Ensemble, ils imaginaient et réalisaient des jeux pour la kermesse de l'école. Roger mourut à 36 ans, éjecté de sa voiture accidentée.

On aimait bien tatan Claire. Elle mettait de l'ambiance quand on jouait à la belote. On se réjouissait à l'avance de la voir s'en remettre à son geste magique quand elle perdait : elle rouspétait, se levait, faisait tourner sa chaise, se rasseyait ...perdait encore ! Elle est décédée à 96 ans.

3) Mes grands-parents-parents maternels :

Pierre Blanchard et Claudine Dumas, étaient fermiers à Bellegarde-en-Forez. Je ne les ai pas connus. Claudine mourut bien avant ma naissance. Pierre Blanchard, aux dires de mon cousin Paul Bony à qui l'on vient de fêter les cent ans, était un homme austère, peu communicatif. Le couple eut 13 enfants.

4) Mes oncles et tantes maternels-les :

L'aîné, Pierre, est né en 1888, la dernière, Bénédicte, en 1907. D'abord 4 garçons, puis 4 filles dont ma mère était l'aînée, ensuite 5 autres en alternance. Je ne les ai pas tous connus : Georges est décédé à 7 ans et Mathieu au début de la guerre de 14-18 ; parmi les autres, j'ai connu :

- Jean-Baptiste, bourrelier à Morancé ;
- Jeanne, placée dans une famille bourgeoise de Lyon ; elle venait souvent le dimanche manger à la maison. Quand elle arrivait avec son grand parapluie noir, Louis en avait si peur paraît-il qu'il se cachait sous la table. Très bavarde, elle ne cessait de parler... et finit sa vie dix ans muette après un AVC. En guise de plaisanterie – d'assez mauvais goût, je le reconnais ! – mon père disait : « *C'est le Bon Dieu qui l'a punie* » ;
- Juliette, devenue Bony, a eu 7 enfants. Seul survivant aujourd'hui, Paul, prêtre sulpicien qui vient donc de fêter ses 100 ans fin 2024 et dont le parcours de vie fait l'objet d'un long article dans Wikipédia ;
- Marie-Claudine qui a choisi très jeune la vie cloîtrée à Paray-le-Monial où elle est enterrée ;
- Antoine, dit tonton Tonin, marié à Pauline, couple chez qui Michel est resté une longue période pendant la guerre. Ils habitaient une ferme à quelques kilomètres

de Chazelles sur Lyon avec leur fils, Pierre. Je les rejoignais pour quelques jours parfois. Présent une année pour les moissons, je revois cette grosse machine qui fauchait les blés, les malaxait dans son énorme ventre pour les recracher en grains dans des sacs de ?? (On parlait de 100 kg !) que les plus costauds des jeunes paysans hissaient sur leurs épaules pour les déverser en haut d'une échelle dans le grenier à blé. La chaleur était suffocante, l'air était saturé de minuscules résidus de paille. Le soir, au lavage, le savon sur notre peau trop délicate faisait comme des piqûres d'abeilles.

- Bénédicte, dite Didite, la dernière donc, a mis au monde 10 enfants, un garçon, puis sept filles et enfin des jumeaux. Avec Jean-Marie Viricelle, ils tenaient une ferme proche de celle de Tonin, au lieu-dit « les Chaumes » (l'un des jumeaux l'occupe encore aujourd'hui). Avec Michel, nous y allions parfois, plusieurs filles étant de notre âge. Je garde le souvenir des savoureux pâtés aux pommes pour le goûter : jamais retrouvé la même saveur ! Par contre je n'appréciais guère, aux repas, la couenne du lard ! Et quel plaisir ce voyage où, entassés à l'arrière de la carriole, les parents sur la banquette avant, nous allions, cahotés sur le chemin caillouteux, au pas de la jument sage qui, dès la route, prenait le trot pour nous emmener à la messe à Chazelles !

5) Mon père, Jean-Baptiste Roccati :

Il est venu en France avec sa mère et ses deux sœurs à l'âge d'environ 10 ans. Selon les quelques confidences sur sa jeunesse, je pense pouvoir dire que son intégration a été un peu compliquée par suite du racisme anti-italien² ambiant, y compris à l'école. Il a dû se battre pour se faire respecter mais il avait le soutien de son maître (il lui faisait discrètement un signe : « Vas-y, cogne ! ») et son intelligence a dû faire le reste. Cet état d'esprit anti italien (ils prenaient le travail aux Français...) perdura car je revois Michel se battre à l'école avec un « copain » qui l'avait traité de « sale macaroni ».

Pourquoi, jeune homme, Jean-Baptiste s'est-il tourné vers la menuiserie-charpente ? Mystère mais je sais qu'il a fait son apprentissage chez un menuisier de Lyon et qu'il tirait la carriole transportant outils et matériaux pour rejoindre les chantiers disséminés aux quatre coins de la ville.

Il semble qu'il ait été rapidement promu contremaître effectuant un nombre d'heures quotidien conséquent. Lors de ses temps libres, il faisait de la gymnastique, activité sportive qui devait être pratiquée au cercle catholique qu'il fréquentait, C'est à cette occasion qu'il devint l'ami de son futur beau-frère... Mais n'anticipons pas.

En 1914, il a 20 ans, l'âge de rejoindre le contingent italien car il n'est pas naturalisé. L'Italie, partie prenante de la Triple Alliance (Autriche-Hongrie, Allemagne,

² Vous avez peut-être vu le film dont le titre reprend la phrase placardée à l'entrée d'un restaurant de l'époque : « Interdit aux chiens et aux Italiens ».

Italie), reste cependant neutre dans le conflit : elle se dit non concernée car c'est une alliance purement défensive. Mais en mai 1915 l'Italie négocie avec la Triple Entente (France, Angleterre, Russie) et s'engage à ses côtés.

Je ne sais pratiquement rien de cette période sinon qu'il a fait quelques allusions à un casernement en Italie et qu'à ma connaissance il n'a pas participé aux combats.

En 2019, Jean-Baptiste à 25 ans, l'âge où les Roccati commencent à penser à se marier ! Mais n'anticipons pas...

6) Ma mère, Mathilde Blanchard :

Elle est l'aînée des filles Blanchard et dut s'occuper très tôt des plus jeunes. Il fallait aussi aller vendre les produits de la ferme au marché de Saint Galmier à 7 km environ de Bellegarde en Forez. L'école ? Elle a dit bien des fois qu'elle aurait aimé y aller plus souvent mais ce n'était pas la priorité des parents pour les aînés !

Puis elle fut placée à un âge que je n'ai jamais demandé dans une famille bourgeoise de Lyon, les Saillard, des soyeux je crois, qui habitaient à Vaise Rondpoint des Monts d'Or, la maison qui fait l'angle face à la trémie (au rez-de-chaussée, se trouve aujourd'hui un fleuriste).

Elle eut la chance de trouver en Madame Saillard une personne qui ne l'a pas considérée comme sa bonne à tout faire mais l'a initiée aux tâches domestiques comme elle eût fait avec sa propre fille. D'ailleurs, Mathilde disait qu'elle lui avait tout appris, qu'elle était sa seconde mère.

C'est chez Mme Saillard que, regardant par la fenêtre donnant sur le Rond-Point... mais n'anticipons pas.

7) Mes parents :

Leur rencontre vaut d'être contée.

Jean-Baptiste à ses moments libres (en soirée, le dimanche ?), faisait, je l'ai dit, de la gymnastique au cercle paroissial où il rencontra Eugène qui devint son meilleur ami (et futur beau-frère).

Un jour que les gymnastes défilaient à Vaise, ils débouchèrent sur le Rond-Point des Monts d'Or. Mathilde, à la fenêtre qui donnait sur ce Rond-Point, les vit et appela Mme Saillard :

- *Venez voir ce gymnaste comme il est bel homme.*

- *Lequel ?*

- *Le gymnaste à côté de celui qui a un gros nez.*

Et l'on en resta là jusqu'à ce que l'homme au gros nez la remarque au même cercle paroissial où elle devait aller parfois, soit pour une autre activité, soit après la messe dominicale (mes parents étaient de fervents catholiques) ou une fête paroissiale. Peu importe l'occasion : ce qui est sûr, c'est que Jean-Baptiste éprouva une attirance pour cette belle jeune femme de 25 ans à l'attitude réservée. Lui fallut-il plusieurs rencontres avant qu'il ne se décide ? Sans doute, l'histoire ne le dit pas. Un jour il lui déclara :

- *Voulez-vous devenir me femme ?* Mathilde qui tenait obstinément une main dans son dos :

- *Je ne peux pas me marier.*

- *Et pourquoi ?*

- *N'insistez pas, je suis handicapée.*

- *C'est quoi votre handicap ? Et pourquoi gardez-vous la main dans le dos ?*

Mathilde, avec réticence, consent à montrer sa main où deux doigts, l'annulaire et l'auriculaire, restent définitivement repliés suite à un phlegmon mal soigné.

- *C'est donc cela ! Voyez la mienne...* Et de lui montrer sa main au doigt tombé dans les pommes.

Jean-Baptiste eut alors ces mots devenus célèbres³ :

- *Donne-moi ta main et prends la mienne.*

Et c'est ainsi qu'unies, deux mains estropiées scellèrent nos destins.

8) Les lieux de vie :

(Par la suite, je désignerai parfois mes parents « papa » et « maman ». Non seulement plus intimes, ces vocables disent mieux l'affection que je leur porte.)

Ils se marièrent le 1^{er} janvier 1921. Le couple s'installa d'abord à Gerland. C'est un drôle de hasard qui me fit me ravitailler, des années plus tard habitant moi-même le quartier, à l'épicerie Vergne située au pied de l'immeuble qui les abrita ! Autre hasard : après l'épicerie, les Vergne s'installèrent au café de la place face à l'immeuble Roccati.

Puis maman prit la gérance d'un magasin de vaisselle à Vaise, rue de Saint Cyr, où ils habitèrent. Les aînés sont nés dans l'un ou l'autre de ces appartements (à l'époque,

³ « Célèbres » depuis le plagiat sans vergogne de Sheila des années plus tard pour son tube : « Donne-moi ta main ».

on accouchait à la maison avec l'aide d'une sage-femme). Mon père eut alors une opportunité. Mr Prédi, propriétaire d'une menuiserie à Champagne, mourut ; sa veuve cherchait quelqu'un pour gérer l'entreprise. Je ne sais comment il l'apprit : il se porta candidat, fut accepté, reprit l'affaire et plus tard l'acheta.

C'est dans ces circonstances que la famille s'installa à Champagne où plusieurs descendants résident encore. C'était à l'époque une commune rurale. Verte colline la bien nommée était couverte de près où paissaient les vaches. On y allait goûter, jouer, ramasser des champignons. Idem de l'autre côté de la route nationale, un lieu-dit tranquille contournant des prés appelé « le Bidon » dont les mères faisaient le tour avec leur landau. Pourquoi Bidon ? Peut-être le souvenir de bidons de lait disposés par les fermiers locaux en bord de rue en vue du ramassage.

C'était encore l'époque où l'on ramassait le crottin pour fumer les géraniums et où, certains jours, de bon matin, un cri dans la rue me réveillait et me faisait frissonner de crainte : « Peaux d'lapin, peaux d'lapin... »

9) Des périodes de turbulence :

Les débuts de l'entreprise de menuiserie furent-ils difficiles ? Sans doute pas, il y avait une dizaine d'ouvriers menuisiers à l'atelier et les clients étaient déjà présents. Mais vint 1936 et la crise économique qui entraîna une réduction de la voilure.

Puis ce fut la guerre.

En 1940, les Allemands arrivaient par la Nationale précédés des pires rumeurs. Il fallut partir, Claude a raconté cet exode, je n'y reviens pas, seulement pour dire que l'accueil dans un atelier ardéchois déserté fut, à les entendre, une des périodes des plus réjouissantes de leur vie. Les promenades ne manquaient pas et la rivière réservait de sympathiques moments de pêche. Je ne résiste pas à l'envie de rapporter cette anecdote qui flatte mon amour-propre : m'apercevant dans les bras de maman, une voisine arménienne s'écria : « *Oh ! Qu'il est joli le petit Daniel !* » ...ce que je n'ai plus entendu depuis !

Ces drôles de vacances qui semblèrent une éternité ne durèrent en fait que quinze jours : Pétain demandant l'armistice, la famille revint à Champagne.

Voici un événement gravé dans les mémoires. Un jour, Mr Négri, plâtrier-peintre (le père de Roger cité plus haut), se présente devant mon père en costume cravate, pâle comme un linge.

- *Suis-je présentable ?* Mon père, interloqué :

- *Pourquoi ?*

- *Je vais être fusillé.*

Les Allemands l'ayant averti qu'ils viendraient réquisitionner sa voiture n'avaient pas pu la démarrer et l'accusaient de l'avoir sabotée.

Mon père eut alors une idée : « *Allons voir M. Weiss* ». C'était le pharmacien du Centre, un Alsacien qui parlait allemand. Les voilà tous les trois partis rencontrer l'officier. Après de véhémentes protestations de la bonne foi de Mr Négri - « *Il n'avait jamais eu l'intention de trafiquer son véhicule !* » - l'officier se laissa convaincre. C'est ainsi que M. Weiss sauva M. Négri d'une mort annoncée.

Pendant la guerre, pas simple de nourrir une nombreuse famille de huit personnes (Georgette est décédée en 1938 à l'âge de 8 ans ; né deux ans plus tard, j'ai pris la place de huitième). Les bons d'alimentation n'y suffisant pas, il fallut organiser ces fameux et périlleux approvisionnements auprès des fermiers de la famille de maman dans la Loire en vélo ou en corbillard ce que Claude qui a participé à ces équipées a raconté mieux que je ne saurais le faire (cf: «La porte ouverte ») .

Un complément provenait aussi d'un petit jardin au Bois-Dieu, hameau de Lissieu. Mes parents avaient loué à l'année avant-guerre une petite maison d'un étage avec cour et jardin à un fermier du lieu (je reviendrai plus loin sur cette maison).

Encore fallait-il trouver le temps d'y aller cultiver et ne pas trop l'amener à l'aide de nos excréments puisés dans le tonneau qui les recevait ! Une récolte de pommes de terre fut ainsi perdue : elles pouaient la « gandouze » !

Ces années de guerre ne furent certainement pas des années faciles, on ne mangeait pas toujours à sa faim mais, trop jeune (j'avais cinq ans en 1945), je ne m'en suis guère rendu compte. J'ai le vague souvenir de cloches sonnantes à la volée le 8 mai 45, moi mangeant des cerises et glissant sur un noyau dans la cour ...mais peut-être l'ai rêvé ?

10) L'après-guerre :

a) Papa :

Où en est après la guerre l'entreprise de menuiserie-charpente ? N'y travailleront plus que quatre personnes : papa, l'ancien contremaître rescapé de la période d'avant-guerre, portant le joli nom musical de Henri Catarelli, Pierre-Jean, rejetant, bon gré mal gré – plutôt mal gré me semble-t-il - la proposition de faire carrière dans l'armée après le maquis (il s'était engagé pour ne pas répondre à l'appel du STO le service du travail obligatoire en Allemagne) et enfin Louis, mon parrain, quelques années plus tard.

C'est Pierre-Jean qui aspira un cavalier, clou à deux pointes en forme de U, alors que, travaillant en haut d'un mât de cocagne, il en avait mis un entre ses lèvres pour libérer ses mains. Les pointes se trouvant en haut, les chirurgiens les plus réputés, même ceux des hôpitaux parisiens où Pierre-Jean fit un séjour, eurent beau tout essayer,

jusqu'à le mettre en position « poirier », rien n'y fit. Finalement le cavalier s'enkysta sagement dans un poumon et Pierre-Jean vécut sa vie sans désagrément à part un ressenti lors d'un effort violent.

La « Maison Roccati » étant appréciée pour la qualité de son travail, les affaires durent repartir favorablement pour que papa projette en 1948 de construire un immeuble. Quand je repense aujourd'hui à ce projet fou, il devait falloir à mon père une sacrée dose de confiance en soi - et en l'avenir- et un sens aigu de l'organisation pour penser le projet, le mettre en forme, prévoir le budget - aux ressources moins prévisibles que les dépenses -, lancer la construction et la faire aboutir !

Je ne dis pas cela parce que c'est mon père mais je crois qu'il avait des capacités assez exceptionnelles. Lui qui n'avait pour tout bagage que quelques années d'école primaire, tenait tête à de beaucoup plus diplômés. J'ai reproduit en note la lettre à l'architecte où il fait part de son mécontentement : édifiant !

Il aimait initier, créer. Il est à l'origine de la troupe théâtrale dont il prit la direction et qui connut un certain succès à Champagne, puis du Family Cinéma, dont il fut aussi directeur. Dans son domaine professionnel, il fut élu président de la CAPAM, une coopérative au service des menuisiers. On m'a dit qu'il savait commander avec fermeté et qu'il connaissait parfois de froides colères qui n'admettaient pas de réplique. Je ne l'ai pas connu ainsi : l'âge, sans doute...

Papa était aussi un excellent conteur, des cousins qui avaient partagé sa table me le rappelaient encore il y a peu : « *Ah ! Ton père !* ». Et avec cela, jouant du violon (dixit Claude ; je ne l'ai jamais vu en jouer mais il y avait effectivement un violon traînant dans le grenier) et une voix de ténor digne d'une carrière à l'opéra.

La construction de l'immeuble du 79 avenue Lanessan fut l'œuvre de sa vie. Son rêve : loger ses enfants sous le même toit, un appartement par enfant, dans un immeuble de trois étages avec cave et grenier. Et il le réalisa ! Ce ne fut certes pas sans difficultés : entre l'architecte qui n'établissait pas les plans selon ses vœux et les ressources qui n'arrivaient pas la construction s'éternisa. Le dépôt du permis de construire date de juillet 1949 et le certificat de conformité est remis vers la fin du premier trimestre 1956. Entre ces dates, que de problèmes à régler, de difficultés diverses, de soucis en tous genres !

Il a fallu payer les travaux et après 1956 rembourser l'emprunt ; et même si « les hommes » ne regardaient pas leurs heures et que le travail ne manquait pas, c'est souvent la rentrée d'argent qui faisait défaut. Il est arrivé à mon père, la veille de Noël, d'aller réclamer son dû au domicile de certains clients de la bourgeoisie champenoise qui, non conscients des soucis d'argent qu'entraînait leur insouciance, tardaient à payer.

Pourtant, là encore, je n'ai pas souvenir d'avoir « manqué ». Il est vrai que nos chaussures étaient moins garnies que de nos jours ; c'était en général quelque chose

d'utile, vêtement ou autre, qu'accompagnaient une orange et quelques papillotes. J'ai longtemps rêvé d'un ballon de basket qui n'a jamais réussi à passer la cheminée !

Quel était notre rôle, Michel et moi ? Eh bien ! nous faisons ce que nous pouvions à notre âge : entre autres, nous portions dans les étages les seaux de terre sèche que l'on vidait entre les solives des futurs parquets pour l'insonorisation, parquets dont nous clouions ensuite les lames en évitant de nous taper sur les doigts !

b) Maman :

Elle a dû en partager des soucis avec papa mais avait-elle le temps de s'apitoyer ? Il fallait nourrir, vêtir, entretenir le linge de toute la maisonnée, sans parler de l'entretien de la maison. Dans les années 40, pas de frigo, pas de machine à laver, pas d'aspirateur. C'était courses tous les jours, préparation du repas de midi et rebelote pour le souper (je n'ai jamais vu de restes de repas ce qui aurait rendu tout à fait inutile un micro-onde !). Et encore propreté des différentes pièces et lessive en fin de semaine dans la buanderie où trônaient une chaudière et un lavoir (il est aujourd'hui enterré dans le jardin, planté d'arbustes et de fleurs). Elle n'avait pas, c'est sûr, les deux pieds dans le même sabot - ou la même pantoufle⁴.

Que mangeait-on à la maison ? Matin, un grand bol de café et chicorée avec du lait accompagné de tartines de beurre. À midi, un repas roboratif pour compenser la dépense d'énergie de menuisiers-charpentiers : viande avec le plus souvent pâtes, riz ou pommes de terre. Maman qui appréciait les légumes dut être frustrée ; elle en faisait quand même, en particulier des petits pois frais que l'on saupoudrait de sucre. Le soir, soupe dans laquelle on trempait du pain. Je n'ai jamais vu mes parents aller au restaurant ; auraient-ils pu se le payer que l'idée ne leur en venait pas !

C'est maman qui s'occupait de notre éducation, veillait sur nos lectures (attention ! même au lycée pas d'auteur mis à l'index par le clergé !), nous inscrivait dans les établissements scolaires. Était-elle stricte, ressentions-nous de la contrainte ? Je n'ai en mémoire ni gifles ni punitions. Il s'agissait d'une soft éducation comme on dit d'un soft power. Les devoirs, nous les faisons sans que l'on nous contraigne. Pour ma part, pourtant, je n'aimais pas trop le travail scolaire mais il ne me venait pas à l'idée de le bâcler. Étais-je naturellement consciencieux ? Je ne sais, mais mes frères et sœurs agissant de même, je pense plutôt que cela tenait à une atmosphère ou au mimétisme : consciencieux, les parents l'étant, nous l'étions.

Un fait assez cocasse met en scène maman et moi. Enfant, j'étais joli mais pénible paraît-il : pure médisance, quoique... Mais ce jour-là, ce fut certainement avec une intention louable que je fis dans un train un caprice épouvantable. La voyageuse

⁴ *Petit clin d'oeil à Guillaume et Philippe : « Tu trouves ça beau, Pantoufle ? »*

en face, excédée par mes cris - elle allait me calmer, elle ! - m'arrache des bras maternels. Je lui déchire son corsage. Illico, je me suis retrouvé dans les bras de maman riant sous cape.

Maman n'était pas seulement la mère de ses enfants, elle était aussi l'épouse de Jean-Baptiste qui lui contait tout de sa vie. Elle était « une oreille » attentive qui savait parfois calmer ses ardeurs. Il y avait entre eux de la confiance et quand papa parlait de sa complicité avec la secrétaire de la CAPAM, elle aurait eu de quoi être jalouse ; mais je ne pense pas, elle savait qu'il rapportait les choses en toute honnêteté. J'ai compris quelle tendresse les habitait quand papa a entouré sa femme de toute son affection lorsqu'elle fut opérée du cancer de la gorge.

Si les familles ont vécu en bon intelligence dans le même immeuble, elles le doivent en grande partie à maman. Des enfants, il y en avait à l'époque dans l'immeuble ! En partant de ma sœur aînée cela donne 605444 soit 23 enfants (24 si je me compte avec les aînés) ayant joué dans la cour et le jardin mais évidemment par vagues selon les âges (27 ans d'écart entre l'aîné et le dernier des petits enfants).

La discrétion de maman qui jamais n'est intervenue sur la façon d'éduquer les enfants ni sur la manière de vivre des uns et des autres a grandement contribué à cet état d'esprit apaisé dans la maison. Elle ne grimpait dans les étages (les parents étaient au rez-de-chaussée) que sur demande pour rendre un service comme garder les enfants. C'est je crois à quoi pensait ma belle-sœur Madeleine qui disait d'elle : « J'ai une belle-mère en or ».

Ajoutons que mes parents n'ont guère été épargnés dans leur vie : Georgette décédée à 8 ans d'une appendicite non reconnue par le médecin traitant et qui se transforma en péritonite (pas de pénicilline pour combattre l'infection à l'époque), Michel à 36 ans d'un cancer généralisé qui l'a emporté en quinze jours alors qu'il sortait d'une campagne PSU épuisante comme suppléant pour des législatives, Louis à 48 ans, mort lui aussi d'un cancer parti d'un doigt infecté et qui s'est peu à peu propagé. J'ai entendu maman dire un jour au sujet de la mort de Georgette : « *C'est comme si on m'avait arraché les entrailles.* ».

Malgré toutes ces souffrances et les difficultés diverses qu'ils ont dû affronter, mes parents ont su préserver un climat familial heureux dont on ne perçoit la valeur qu'à un certain âge. Quelque chose cependant aura manqué : l'éducation sexuelle. Le sexe était banni, sujet tabou, on n'en levait pas la langue. Au point de proscrire le Progrès aux faits divers trop crus pour un Echo Liberté qui ne rapportait que ce qui ne heurtait pas une conscience chrétienne (ainsi, le viol n'existait pas !). À qui la faute ?

Il faut y voir l'influence de l'Église⁵ qui, à cette époque, considérait les choses du sexe comme sales, impures. Ce qui ouvrait la porte à tous les fantasmes.

Une fois pourtant, papa raconta à table un fait étonnant (on s'en étonnerait moins aujourd'hui après une certaine affaire) mais surtout révoltant pour celle qui en fut victime. Ayant rendez-vous tôt le matin chez un client, celui-ci le fit entrer dans la chambre et découvrit sa femme, nue comme un ver : « *Hein ! Elle n'est pas belle mon épouse ?* ». Papa, pétrifié.

11) Les autres lieux de vie :

a) L'ancienne maison⁶ :

Elle se trouvait à la même adresse qu'aujourd'hui, mitoyenne avec le mur de la courette des voisins, les Paolini puis les Chamaraud. Attenante à l'atelier, elle était en retrait par rapport à l'immeuble actuel. Devant, la bascule, autrement dit le poids public dont je reparlerai.

On entrait par un portail situé contre le mur mitoyen. Deux vantaux, l'ouvrant à droite, le gauche retenu par une barre de fer : on voit encore dans l'allée actuelle le vestige d'un gond qui permettait son ouverture.

Ce portail ouvrait sur une petite cour (une partie est l'allée de l'immeuble), prolongée comme aujourd'hui à angle droit, d'un autre espace desservant :

- à gauche, la buanderie puis un petit jardin, le même qu'aujourd'hui, mais fermé par une porte. On y trouvait un clapier, un poulailler et, grimpant le long du mur du garage, un volubilis multicolore (plus tard, les enfants y joueront aux petites voitures et les grands, le dimanche, à la pétanque). Au fond du jardin, un mur avec une porte ouvrant sur la place.

- au bout de cette deuxième cour, la porte intérieure de l'atelier, toujours en place. L'atelier était prolongé par un garage donnant sur la place de l'église soit la configuration actuelle ;

- à droite, dans un renforcement et se faisant face, les cabinets et, derrière une porte, les escaliers de la cave ;

Passé le portail, tout de suite l'entrée de la maison. On se retrouvait dans un court vestibule à deux portes : celle de droite ouvrait sur le bureau de mon père

⁵ *Le corps est le temple de l'Esprit Saint nous disait-on à l'époque. Bon ! mais encore ? On peut se demander à quoi le corps sert ; sujet bateau : comment l'aborder ?*

⁶ *Sur la carte postale reproduite sur le site, ce n'est pas la façade que j'ai connue ; dommage que l'on ne voit pas la date. Cette avancée ne me dit rien : a-t-elle été transformée, démolie ? La maison et la bascule sont plus à gauche.*

(l'ancien poste où se tenait le préposé au pesage), celle du bout sur la pièce à vivre, à la fois salle de séjour et cuisine. C'est là que nous mangions, jouions, faisons nos devoirs, nous lavions près de l'évier dans une bassine derrière une couverture tendue. Je vois encore aux murs ces lampes à manchon qui palliaient les coupures de courant.

Un escalier en bois conduisait à l'étage. Là, deux chambres, la première celle des parents. On la traversait pour accéder à la deuxième réservée aux enfants. Deux lits face à face, l'un pour Pierre-Jean et Louis, l'autre pour Michel et moi.

Et mes deux sœurs aînées, et la grand-mère, me direz-vous ? Hé bien ! Elles sortaient dans la cour pour emprunter un escalier en pierre dont je n'ai pas parlé et qui grimpait le long du mur de la maison pour atteindre un palier en bois donnant sur le grenier.

Passé le grenier, deux portes, la droite pour la chambre de ma grand-mère, la gauche pour celle de Marie-Thérèse et Claude. De la chambre de grand-mère on pouvait passer dans une autre vaste pièce servant d'entrepôt pour divers matériaux de menuiserie et pour la quincaillerie des huisseries. Tous ces espaces, grenier, chambres et entrepôt étaient au-dessus de l'atelier et du garage attenant. Et c'est dans la chambre qu'elles occupaient, qu'un hiver, mes deux sœurs furent sauvées in extremis d'une intoxication au gaz carbonique.

La cave, je l'ai dit, s'ouvrait, derrière une porte, en bas d'un escalier en pierre. L'été, c'était le coin frais où conserver les denrées (le beurre, si ma mémoire est bonne, restait à la cuisine dans un saladier dont on changeait l'eau pour lui conserver un semblant de fraîcheur).

Les œufs étaient placés en quantité dans une jarre remplie d'une substance que je revois visqueuse, mais sans doute pas, car il devait s'agir de lait de chaux ; ainsi ils pouvaient se conserver un an. Les pommes de terre rapportées de la Loire par sacs de 50 kg étaient régulièrement dégermées, c'était notre travail. Enfin, la choucroute fabriquée maison fermentait à la cave dans un tonneau fermé d'un couvercle. Quant au lait, vite consommé, il n'était pas à la cave. Nous allions le chercher à la laiterie proche de la maison dans une « berthe » de trois litres je crois. La dame du Bon Lait le servait à l'aide d'une grande louche qu'elle plongeait dans un bidon.

Maman nous envoyait souvent à la cave, Michel et moi, chercher quelque provision pour le repas. Mieux valait s'aventurer à deux dans ce lieu mal éclairé par une seule ampoule chétive. En bas des escaliers, il y avait un puits dont l'entrée avait été largement obstruée.

Mais au fond, derrière une ouverture dont seule une moitié était bouchée, aie aie aie ! Nous en approchions à pas comptés, nous haussions sur la pointe des pieds (moi du moins) et jetions un œil prudent. Dans la pénombre de cet antre mystérieux, à coup sûr l'antre du loup, à peine distinguions-nous une forme fantastique⁷ semblant s'animer que nous fuyions, délicieusement effrayés.

⁷ Il s'agissait, on l'aura compris, de l'énorme mécanisme servant au pesage de denrées ou d'animaux transportés par un véhicule (charrette puis remorque de camion). Je n'ai jamais vu fonctionner la

b) L'appartement au-dessus de l'atelier :

La construction de l'immeuble entraînant la démolition de notre maison, il fallut aménager un appartement où vivre pendant les travaux.

L'étage au-dessus de l'atelier et du garage en fit office. Le grenier resta en l'état, la chambre de grand-mère devint la cuisine (elle dormit avec Claude, Marie-Thérèse étant mariée), l'entrepôt servit de salle à manger et de chambres séparées par des rideaux coulissant sur des barres en bois : au-dessus de l'escalier montant du garage, un espace pour Louis (Pierre-Jean aussi était marié), et dans la partie ayant vue sur le jardin, face à face, la chambre des parents et la nôtre à Michel et moi. Nous sommes restés pendant tout le temps de la construction dans cet espace exigu, torride l'été, glacial l'hiver et pourtant le souvenir que j'en garde n'est pas désagréable !

Les cabinets se retrouvèrent dans le jardin, à l'angle de la place. C'était une petite cabane en planches. On pouvait s'asseoir sur un banc au-dessus d'un tonneau qui recevait nos oboles. On y accédait par une ouverture du garage donnant sur le jardin.

Une anecdote encore : Mme Prédi, l'ancienne propriétaire des lieux venait parfois le mercredi (j'étais à la maison, c'était le jour sans école à cette époque où on travaillait le samedi) pour coudre et raccommoder afin d'aider maman et se faire quelques sous. Elle restait manger avec nous à midi. Papa, qui avait l'habitude de servir le vin, lui en proposait. Aimait-elle boire ? Elle tendait son verre et, tout en répétant très vite « mercimercimerci... », elle, de le baisser plutôt que le lever ce qui bien mieux le remplissait !

c) L'atelier :

Il resta au même endroit, couvert pour une partie (celle intégrée dans l'immeuble) à une hauteur de quatre mètres d'une dalle de béton se prolongeant sur l'appartement des parents donc de même hauteur ! Quatre espaces :

- le garage ouvrant côté église, occupé à l'origine par une vieille automobile, Renault ou Peugeot, je ne sais pas. C'était une guimbarde servant au transport vers les chantiers. Il y avait à l'arrière des arceaux de fer qui, l'hiver, étaient couverts par une bâche. Des bancs couraient sur les côtés.

Le jour où Louis nous emmena au Bois-Dieu, voiture décapotée, poussant des pointes à 80 km/h, notre dernière heure, pensions-nous était arrivée : tout tremblait, bringuebalait, allait se désintégrer... mais quelle ivresse !

bascule. Elle était entourée d'une barricade, ses gros madriers en bois défoncés sans doute par un camion.

- l'atelier d'usinage, siège des machines ; les plus anciennes étaient entraînées par des courroies reliées au moteur et qui souvent claquaient : il fallait les réparer à l'aide de grosses agrafes. C'est cette partie toujours pleine de copeaux que grand-mère balayait le samedi, houspillée par mes frères qui trouvaient que ce n'était pas de son âge (mais peut-être étaient-ils bien contents !)

- L'atelier de montage où l'on façonnait, ponçait, assemblait, collait... Je revois cette colle en plaques de couleur jaunâtre (fabriquée à l'aide d'os je crois) qu'il fallait faire fondre sur un réchaud pour l'étaler à l'aide d'un pinceau.

- le « magasin » occupé aujourd'hui par le Crédit Lyonnais qui, avec sa grande vitrine, était censé servir de salle d'exposition pour des meubles mais qui ne servit jamais que d'entrepôt.

L'atelier avait encore une autre fonction : c'était le lieu des fêtes. Anniversaires marquants, mariages des uns et des autres, communions solennelles se tenaient dans l'atelier de montage dont les établis étaient rangés le long des murs et qui était dépoussiéré à fond pour l'occasion.

Deux fêtes ont particulièrement marqué les esprits : les noces d'or des parents où nous portions des hauts de forme rappelant leur jeunesse (voir photo sur le site) et leurs 80 ans (mais je crois que par exception le repas a été servi en face, au café « Vergne ») pour lesquelles Madeleine avait initié la fabrication de marionnettes en papier mâché fort joliment réussies, pour raconter une histoire, les 101 dalmatiens je crois car il me semble voir Cruella.

Quant aux mariages, c'étaient des repas copieux, des plats à n'en plus finir qui duraient une bonne partie de l'après-midi entrecoupés de chants, chacun bien obligé de pousser la sienne. Il faut dire qu'il y avait de très belles voix dans la famille. Le soir rebelote puis jeux et danses avec les copains invités. C'étaient de belles journées qui rassemblaient oncles, tantes, cousins et copains en soirée.

d) La maison du Bois-Dieu :

A 7 km de Lyon elle me semblait, enfant, à l'autre bout du monde. J'y allais avec Michel pour les grandes vacances. Ma sœur Marie-Thérèse, épouse d'Armand Ruptier, devenait ma deuxième mère chaque été. Janine, l'épouse de Pierre-Jean, nous a rejoints et les deux familles se sont peu à peu agrandies. Quelques années plus tard, Marguerite, l'épouse de Louis, profitera aussi de la maison avec son frère, sa sœur et moi-même.

Le Bois-Dieu, c'était vraiment la campagne : un château, quelques maisons regroupées autour, des fermes, des prés, des cultures, quelques vignes pour la piquette familiale. J'allais au pré tous les après-midis avec Mme Riboulet, la mère du paysan qui louait la maison, garder ses trois vaches.

La maison était accompagnée d'un jardin et d'une cour séparés par un mur de pierre où couraient les lézards. Et la maison elle-même ? Petite : au rez-de-chaussée une cuisine et une chambre (très vite papa ajouta une véranda servant de salle à manger), à l'étage, deux chambres. Nous devions être particulièrement serrés quand venait, le dimanche ou pour une fête, le reste de la famille !

Que de merveilleux souvenirs je garde de ces journées ! Ce furent d'abord d'interminables jeux de quilles qui, renversées par nos boules en bois, rapportaient des points en fonction de leur valeur. Puis ce jeu céda la place à la pétanque alors en vogue. Mais sans conteste le plus beau souvenir de cette époque, je le dois à ces parties de cachette à la nuit tombée, dans la cour à peine éclairée par une ampoule de la véranda. La première fois que je vis maman que je n'imaginai qu'aux casseroles, courir comme une folle pour ne pas se faire attraper, j'en fus sidéré !

Que de jeux la semaine avec Michel dans la cour herbeuse où nous faisons voler des avions de toutes tailles en papier journal, expérimentant de nouvelles techniques – un grand mot ! – pour des vols plus hauts et plus longs. En septembre - nous étions en vacances il me semble jusqu'au 15 septembre - c'était la cueillette des mûres et des champignons des prés, les roses et les marasmes des oréades que nous appelions les mousserons.

Un matin, au diable la grasse matinée ! Le jour pointant à peine, je pars avec Michel pour une cueillette. A peine en chemin, devant la ferme des D..., oh ! regarde : leur pré couvert de champignons frais émoulus, de jolis roses des prés, jamais vu autant ! Dans la ferme, aucune lumière, les vaches sont encore à l'étable. Nous passons sous les barbelés, commençons à ramasser, un œil sur la maison : s'ils nous voient, que diront-ils ? Mais rien ne bouge. Vite, vite, nous parcourons le pré, en large en long... Encore quelques-uns et le panier est plein : quelle razzia ! Nous repassons la barrière et nous retrouvons sur le chemin du retour, libérés. Le soleil monte à l'horizon. Un triomphe nous attend...

C'était aussi, début septembre, les vendanges de la petite vigne qui côtoyait le jardin ; elle appartenait aux Riboulet. Les villageois étaient là de bon matin, Michel et moi y compris, les mêmes se retrouvant à vendanger d'autres jours dans d'autres vignes pour des journées éreintantes mais joyeuses. À midi et le soir, une table était dressée dans la grange, de vrais banquets.

Quand je repense au Bois-Dieu, la nostalgie⁸ me vient de ce lieu (en note, un poème), symbole pour moi d'une enfance heureuse ; et je mesure à sa juste valeur une chance que tout le monde n'a pas.

⁸ *Je suis retourné voir la maison il y a quelques années : transformée ! J'en ai éprouvé de la peine comme si on m'avait volé quelque chose de précieux.*

Après le Bois Dieu, Mr Riboulet cessant la location, ce fut l'Auvergne, le Bost de Ceilloux, une nouvelle aventure que certains à leur tour raconteront peut-être.

Bon, j'arrête là. Quand Patrick m'a proposé cet exercice de mémoire sur les origines familiales, je ne pensais pas avoir tant à dire. Mais quand on se penche sur le passé, les souvenirs affluent au risque d'ennuyer. Je suis bien conscient qu'au fil des pages je me suis raconté, ce qui n'était pas le but ! Dois-je avouer cependant que cela me fut agréable ?

Les jeunes générations trouveront sans doute peu d'intérêt à lire ce rappel d'un temps révolu. Mais si quelques-uns, plus portés sur l'histoire, se posent la question : « Qui étaient nos aïeux, comment vivaient-ils ? », j'aurai la satisfaction d'avoir contribué à fournir quelques éléments de réponse.

Et puis, transmettre c'est laisser quelque chose de soi et de ceux dont on porte le souvenir et cela nous sauve du désespoir...

Ci-après : lettre à l'architecte et poème sur le Bois Dieu

Je remercie Philippe pour sa relecture qui a permis de corriger un certain nombre de fautes de frappe et pour une mise en page dont j'aurais été bien incapable. Appréciable aussi la table des matières rajoutée au début et qui permet de piocher selon son désir ce qui intéresse.

Enfin, merci à Claude, ma marraine, pour son livre « La porte ouverte », livre dans lequel j'ai pu trouver plus d'une fois des précisions qui me manquaient.

Isabelle Sorrente dans son livre « Médusa » se demande : « [...] faut-il tenter de retenir les moments heureux par les cheveux, ou faut-il suivre le flot cruel du présent ? » Et plus loin : « [...] je rappelle à ma nostalgie que ma vie est ici désormais, mon compagnon, mes amis, mon travail, ma famille, tout ce que j'aime est ici, à Paris, mais la nostalgie terrible comme un chagrin d'amour vieux de vingt ans me réveille à l'aube, à l'heure où le soleil rend la pinède phosphorescente, la nostalgie des Crêtes et des falaises de mon enfance [...] pour me tirer par les cheveux et me ramener aux panoramas que je ne peux oublier.

Dans une chanson, Jean Ferrat exprime le même sentiment : « Nul ne guérit de son Enfance ». On pourrait ajouter : pour le meilleur et parfois pour le pire selon ce qu'elle fut.

Lettre à l'architecte

Monsieur

J'ai bien reçu vos plans, mais je suis fort étourdi de constater qu'ils ne sont pas conformes aux plans corrigés que je vous ai remis il y a quinze jours, et je le regrette vivement, car cela me retarde encore.

Je crois Monsieur, qu'il est inutile de continuer à faire des plans et des plans; dès le début je vous ai indiqué mes besoins, et jamais je n'ai pu obtenir vraiment ce que je désire, je le regrette infiniment, mais je n'ai plus de temps à perdre. Vous sachez bien, je vous prie, suivre mes indications très exactement et, dans le plus bref délai, me remettre ces plans, je me chargeai moi-même de toutes les démarches.

Je vous prie aussi de me faire savoir ce que je vous dois jusqu'à présent, en tenant compte que je vous ai demandé un projet sur des indications, et non toute six projets, car je désire savoir sur quel bateau je m'embarque. Je vous dirais aussi que le montant total des travaux est exagéré et que le devis de mes autres travaux est très inférieur, car j'ai l'intention de payer mes autres travaux et mon architecte à des prix raisonnables. En ce qui vous concerne, je vous prie de m'établir ces plans mais pour vous donner toutes facilités pour la réduction de vos honoraires, je dirigeai moi-même les travaux.

Regrettant de m'être vu dans l'obligation de mettre les points sur les i, je vous prie d'agréer Monsieur, mes bien sincères salutations.

J. J. J.

L'étang miroir

J'étais assis pensif au bord de mon enfance
Quand m'est réapparu dans le miroir de l'eau
Un lieu si beau avec ses prés, ses chants d'oiseaux
Qu'en ce jour les villas lui font comme une offense.

Je me revois guidant le troupeau qui allait
Sur le chemin poudreux de son pas nonchalant.
Et suivait la fermière un pâtre si vaillant
Fiers tous deux : « Mon p'tit berger », elle l'appelait.

Je revois le jardin qui côtoyait la vigne ;
Un prunier y bruissait plein de guêpes et d'odeurs
Quand les fruits mûrissant s'ourlaient de perles d'or.

Dans la fraîche maison tant d'êtres me font signe,
Chers êtres en allés il y a si longtemps
Et me voilà bien seul au bord de cet étang.